

un agent salarié du gouvernement. Mon rôle devait consister à me faire admettre dans les rangs des féniens, à mon retour aux États-Unis, afin d'espionner les rebelles."

Il n'est pas à la portée de tout le monde de recevoir sans broncher, à brûle-pour-point, une offre de cette nature. On dut être content, au ministère, de l'attitude du néophyte. C'était bien la sérénité de l'homme qui a trouvé sa voie, et qui en est heureux. Pas une hésitation ; pas même un petit mouvement de surprise : "— J'en avais eu le pressentiment, dit-il avec une ingénuité délicieuse. J'avais fait d'avance toutes mes réflexions, et j'étais arrivé à la conclusion que j'accepterais, ce que je fis en effet. *Mon caractère aventureux me rendait cette idée sympathique.*" Il était décidément prédestiné.

À peine de retour aux États-Unis, il se mit à l'œuvre. Il se flatte d'avoir été supérieur dans son métier, et nous l'en croyons sans peine. La Providence, qui veille à la destruction des méchants, lui avait refusé tout ce qui aurait pu le gêner dans ses fonctions. Il n'avait aucun préjugé, ce qui est une grande force, et aucun sentiment d'humanité, ce qui est une force encore plus grande. Le jour venu, il livrait ses amis, les plus intimes, les plus confiants, avec la tranquillité d'âme et la bonne conscience du marchand à qui l'on a payé d'avance une bourriche de gibier. Certaines pages de son livre sont d'une férocité à donner le frisson. En voici un exemple.

Les chefs féniens l'avaient accueilli à bras ouverts, et l'employaient à organiser l'armée destinée à envahir le Canada. (Ici, le major Le Caron ouvre une parenthèse pour nous apprendre que les féniens lui donnaient, pour entrée de jeu, 300 fr. par mois d'appointements fixes, plus 35 fr. par jour de frais de déplacement. Il eut un avancement rapide, grâce à la confiance aveugle qu'il avait su inspirer. Son salaire — le ciel soit loué! — devint ainsi un peu moins "dérisoire.")

On fut prêt à prendre la campagne au printemps de 1870. Le gouvernement des États-Unis regardait faire d'un œil paternel. Son chef, le Président Johnson, assura le général irlandais de "toutes ses sympathies", en présence de Le Caron, et ajouta "qu'il était disposé à faire tout ce qui serait en son pouvoir pour les aider."

La petite armée irlandaise passa la frontière le 26 avril. Soit hasard, soit prévoyance, Le Caron était à l'arrière-garde. Il avait communiqué le plan des siens à l'ennemi, et il savait que ses camarades marchaient à la boucherie. Lui, cependant, regardait de loin, et l'on va voir à quoi il songeait, pendant ces minutes d'attente.

"Indifférent aux suites, j'attendais pour voir ce qui allait arriver. La scène que j'avais devant moi, du haut de la colline où était postée notre compagnie, valait vraiment la peine d'être étudiée. Quelque comiques qu'en fussent bien des éléments, le charme de la nature dominait tout, et m'arrachait un tribut de respect et d'admiration. À ma droite était une jolie vallée, au milieu de laquelle coulait un petit cours d'eau, qui formait la frontière canadienne. De l'en-

droit où j'étais, une pente gazonnée, fraîche et douce, descendait gracieusement jusqu'au bord de la petite rivière, tandis que, sur l'autre rive, se dressaient les monarques d'une forêt canadienne, dominés par le profil pittoresque et hardi d'un grand rocher. Les brises caressantes d'une matinée de printemps se jouaient sur nos visages, tandis que les brillants rayons du soleil allumaient des feux sur nos baïonnettes et dansaient sur l'eau, au-dessous de nous."

Tout lui paraissait riant. S'il est vrai qu'un paysage soit un état d'âme, la description qu'on vient de lire est la meilleure preuve de la bonne humeur heureuse, sans mélange d'aucune arrière-pensée fâcheuse, avec laquelle Le Caron attendait le sanglant dénouement. Il trouvait même cela "comique"!

Il décrit la marche des Irlandais à travers la vallée et la rivière. On n'apercevait pas un ennemi : "Les grands arbres de la forêt cachaient les volontaires canadiens, placés en embuscades. Les féniens avançaient avec enthousiasme, convaincus que personne ne se doutait de leur approche. Mais ils n'allèrent pas bien loin.

"Encore quelques pas, et les ping! ping! des soldats en embuscade sifflèrent à leurs oreilles. Les Canadiens firent une décharge meurtrière, droit dans leurs rangs. Pris entièrement par surprise, ils s'arrêtèrent, rompirent les rangs et s'enfuirent."

Les Irlandais se reformèrent un peu en arrière, mais inutilement. Après quelques escarmouches, il fallut repasser la frontière.

Notre héros s'était dérobé précipitamment à ses troupes pour aller recevoir les félicitations de l'ennemi : "— J'étais, dit-il, tout fier de mon succès, et pressé de me montrer." Les Canadiens ne lui ménagèrent pas les compliments, et ce fut un bon moment, au milieu de beaucoup d'autres, car il nous confie que sa vie était très agréable. Il avait parmi les féniens des relations charmantes, qui lui valaient de bonnes soirées, surtout lorsqu'il venait opérer à Londres ou à Paris. Les chefs avaient toujours la bourse bien garnie, et il entraînait dans leur système de mener un certain train. Que de dîners fins le major Le Caron a picorés dans leurs assiettes! C'était les petits revenants-bons du métier, et il les appréciait : il avait le goût délicat.

D'autre part, ses petits travaux lui procuraient des joies d'artiste. Le gouvernement anglais demandait quelque fois des choses très difficiles. Le major Le Caron, homme intègre, n'a jamais reculé devant aucune tâche sous prétexte qu'il était mal payé. Rien ne lui coûtait pour mener à bien une entreprise, ni les faux serments, ni les faux papiers, ni les vols de documents. Il trouvait en lui-même sa récompense. Quand il avait contribué à envoyer au bain quelques patriotes irlandais, sa conscience professionnelle s'épanouissait. Il était fier du major Le Caron pour l'Angleterre, sa patrie.

On l'a averti que l'Angleterre pourrait bien être ingrate à son égard, et lui ménager la considération, après lui avoir ménagé l'argent. "J'ai entendu soutenir, dit-il, que l'idée du Service Secret répugnait au cœur britannique, où sont infusés les plus purs